



La Section Clinique de Nantes

2019-2020 :

Les impasses de la jouissance

Séminaire théorique :

Lecture de J. Lacan, *Le Séminaire*, livre XVI, *D'un Autre à l'autre* (1968-1969), Seuil, 2006, texte établi par Jacques-Alain Miller.

Séance 7, avril 2020 : lecture des chapitres 19, « Savoir pouvoir » ; 20, « Savoir jouissance » ; 21, « Apories réponses »

(Du fait du confinement de la population décidé par le gouvernement de la République Française en réponse à la pandémie de covid-19, cette séance n'aura pas lieu *in situ*. Nous présentons ici un écrit).

LA JOUISSANCE : SON REEL

La forclusion de la jouissance

Bernard Porcheret

Nous sommes au cœur du séminaire *D'un Autre à l'autre*, dans la quatrième partie intitulée *La jouissance : son réel*. Elle est composée de cinq leçons.

L'une d'entre elles est pour Jacques-Alain Miller *l'agalma* du séminaire. Il s'agit de la leçon intitulée *Savoir jouissance*, à laquelle il consacre une grande partie de son cours¹.

Je vais faire une part importante aux commentaires de Jacques-Alain Miller concernant des points précis que sa lecture vient éclairer.

Comme aujourd'hui, à cause du confinement qui s'impose à tous, ce séminaire n'est pas tenu oralement mais par écrit, je prends la liberté d'organiser et de transmettre abondamment les éléments du cours de Jacques-Alain Miller, dans le but d'éclairer la lecture que nous allons faire, pas à pas, de ces séances essentielles du séminaire.

Ce texte est prévu pour être lu.

¹ Miller, J. A. « Une lecture du séminaire d'un Autre à l'autre », *La Cause freudienne* n° 64, 65, 66 et 67. 2006-2007.

Les deux premières séances, présentées par Gilles Chatenay, ont fait valoir que si l'objet pouvait fonctionner comme équivalent de la jouissance, c'était en raison d'une structure topologique (page 248)² où il se situe en position d'extime, conjoignant l'intime à la plus radicale extériorité. C'est en tant qu'il est extime que l'objet *a* détermine par lui-même, dans le champ de l'Autre, une structure de bord.

La jouissance pour Lacan fait trou dans l'Autre. L'objet serait en tant qu'équivalent de la jouissance (248) ce qui viendrait suturer, combler ce trou. Ceci en raison d'une structure topologique. En effet, il vient sur un vide, mais à la différence de la jouissance, il n'a pas de substance autre qu'épisodique (309). Il ne bouche ce trou qu'imaginativement. C'est ce qui fait que Lacan, deux ans plus tard, dans le Séminaire XX *Encore*, fera de l'objet *a* un semblant.

Quand Lacan dira dans la leçon XX que l'objet *a* est *l'enforme de l'Autre* (311), il veut dire qu'il n'est que bord, bord dont la suture donne sa structure à l'Autre. N'étant que bord d'un trou, l'objet *a* se réduit à un lieu dont la fonction est la suivante : « L'objet *a* est en posture de fonctionner comme lieu de capture de la jouissance (249) ». Capturer un peu de jouissance, un plus-de-jouir, signe sa fonction de leurre, de tromperie.

Savoir Pouvoir (Chapitre XIX)

***La disjonction du savoir et du pouvoir* (297).**

Lacan fait référence aux conséquences du mariage de la science et du capitalisme développées plus tôt dans le séminaire : « Récemment, une discordance a éclaté entre savoir et pouvoir ».

Lacan repart de son séminaire sur l'angoisse (séminaire X), qui est en fait un séminaire sur l'objet, l'objet *a*. L'angoisse n'est *pas sans* objet. Elle est signal de quelque chose d'analogue à l'objet. Mais *Pas sans* ne le désigne pas, il dévoile seulement qu'il ne manque pas. Il présuppose donc l'appui du fait du manque.

Le manque suppose institué un ordre symbolique (295-296).

« *L'ordre symbolique* c'est le rangement numéroté d'une accumulation...*Le réel*, si nous le définissons par l'abolition pensée du matériel symbolique, ne peut jamais manquer de rien. L'animal ne manque de rien. Le cadavre, c'est aussi un réel... Ceci nous force à concevoir *l'imaginaire* comme les effets par quoi les organismes subsistent, puisqu'il faut bien que quelque chose lui indique que tel élément de l'extérieur, du milieu, de l'*Umwelt* est absorbable par lui, est propice à sa conservation. L'*Umwelt* (l'environnement) est une sorte de halo, de double de l'organisme, et c'est tout... La catégorie de l'imaginaire implique sans doute en elle-même que cet *Umwelt* est capable de défaillance, mais la défaillance, là non plus, n'est manqué à rien (296) ».

« Pour que le *fait* du manque apparaisse, il faut que se dise quelque part qu'il n'y a pas le compte. Donc il faut qu'il y ait du *compté* et ce compté a aussi des effets sur l'ordre de l'image... Les premières copulations de l'acte de compter avec l'image, c'est la reconnaissance d'un certain nombre d'harmonies, d'harmonies musicales par exemple, qui donnent le type de l'harmonie... C'est là que peuvent se constater des manques... des endroits où il n'y a pas le compte. Toute la science dite antique consiste à parier que les endroits où il n'y a pas le compte se réduiront un jour, aux yeux du sage, aux intervalles constitutifs d'une harmonie

² Après cet appel de note, les chiffres entre parenthèses indiquent les pages du *Séminaire XVI*.

musicale. Il s'agit d'instaurer un ordre de l'Autre grâce à quoi le réel prend statut de monde, de cosmos, impliquant cette harmonie ».

Donc celui qui sait compter et ranger peut répartir, distribuer, et par définition, celui qui distribue est juste. C'est pourquoi, pour la science antique, science et pouvoir c'est la même chose. Mais ce que les sages ne veulent pas voir, c'est qu'il y a une déchirure patente, à savoir la discordance entre savoir et pouvoir.

Elle peut être articulée à partir de Freud. Freud est le patient de cette disjonction. Il en lit les effets dans les symptômes. « Je ne suis moi-même que la suite d'un tel discours. Je témoigne de ce à quoi conduit l'épreuve de cette disjonction, c'est-à-dire selon toute apparence, à rien qui la comble, ni qui permette de l'espérer réduire à jamais en une norme, en un cosmos (297) ».

En revanche, dans les empires modernes, le savoir a pris une place démesurée par rapport aux effets de pouvoir.

Jacques-Alain Miller commente ce que Lacan reprend quant aux trois catégories du réel, de l'imaginaire et du symbolique :

« Il ne dit d'ailleurs pas le symbolique, mais un ordre symbolique, avec l'article indéfini.

« Qu'est-ce qu'un ordre symbolique ? » C'est sensiblement différent de la façon dont il a pu jadis promouvoir l'ordre symbolique comme tel, nous sommes déjà au niveau de plusieurs ordres symboliques. Il pose la question pour dire : un ordre symbolique, c'est « plus qu'une loi ». Et qu'est-ce qui est plus qu'une loi ? C'est « une accumulation numérotée, c'est un rangement ».

On vérifie là aussi la distance prise avec l'unicité dont beaucoup des élèves de Lacan ne sont pas encore sortis. Je lis ici et là des déclarations de psychanalystes qui en sont restés au tout début de son enseignement où il frayait les choses avec l'ordre symbolique au singulier, et en étant donc à jeter des appels au secours. Il a joué de certaines résonances au début – on peut le dire comme ça –, mais, déjà, dans ce Séminaire, il n'y a pas la moindre religion de l'ordre symbolique chez Lacan.

Cela change beaucoup de penser un ordre symbolique sur le versant de la loi ou de le penser sur le versant du rangement. Quand on évoque la loi, on évoquera justement le savoir-pouvoir, avec un trait d'union. Rehausser la loi et y faire croire, c'est consolider le fantasme d'un pouvoir qui se rend égal au savoir. Mais il y a une différence entre la loi et le rangement dont la fonction même suppose des objets, c'est plus un magasin que ça n'est une loi. D'ailleurs, Lacan viendra, un peu plus loin, à comparer un empire, qui est un ordre symbolique, pas le même que le voisin – ils peuvent se faire la guerre – et l'*emporion*, mot dont on a hésité de savoir comme on le mettait au pluriel, bien qu'il soit d'usage en italien par exemple – une griffe s'appelle Emporion, c'est le même mot. Un empire, c'est un magasin où chaque chose est à sa place.

C'est par rapport à un ordre symbolique ainsi défini et incarné dans ce chapitre même par l'empire et le magasin et l'*emporion* que l'on peut *définir le réel en défalquant ce matériel symbolique*. C'est la définition que Lacan propose, sous toutes réserves.

Essayons de supprimer, par la pensée, tout ce qui est symbolique, le résidu, ce sera du réel, c'est-à-dire que rien n'y manquera. Il prend comme exemple la mort de l'animal, elle ne fait pas manque, elle est prise dans des coordonnées parfaitement adaptées. « Si nous définissons le réel par l'abolition pensée du matériel symbolique, il ne peut jamais manquer de rien. L'animal qui crève en raison d'une suite d'effets physiologiques parfaitement adaptés [...] ne manque de rien. Il a assez de ressources en son périmètre d'organisme pour mesurer sa réduction dite mortelle. Le cadavre, c'est aussi un réel. »

Voilà comment attraper le symbolique, comment attraper le réel et comment attraper l'imaginaire. Lacan nous donne là une excellente définition de l'imaginaire qui peut servir de boussole pour un long temps de son enseignement. « Ce qui nous force à concevoir l'imaginaire, ce sont les effets par quoi l'organisme subsiste, puisqu'il faut bien que quelque chose lui indique que tel élément de l'extérieur, du milieu, de l'Umwelt comme on dit, est absorbable par lui [...]. Cela veut dire que l'Umwelt – l'environnement autour de l'organisme – est une sorte de halo, de double de l'organisme, et c'est tout. Voilà ce qu'on appelle l'imaginaire ». Il s'objecte à lui-même que tout n'est pas adéquation entre

l'Innenwelt et l'Umwelt, qu'il peut y avoir une défaillance, « mais » – il se répond – « la défaillance, là non plus, n'est manqué à rien.

C'est le commencement d'une suite d'effets par où l'organisme se réduit en emportant avec lui son Umwelt. Il meurt avec son mirage, » – c'est très Chateaubriand – « qui peut très bien être ce qu'on appelle, on ne sait pas trop pourquoi, l'épiphénomène de la faim. »

« Cette tripartition renouvelée conduit à admettre le rôle de donneur de place d'un ordre symbolique et de conjonction du savoir et du pouvoir. L'empire est ce qui assure la subsistance du signifiant et qui distribue toujours avec justice, par définition, ce qui revient à chacun. C'est là que Lacan inscrit la coupure du moderne. Ces termes de savoir pouvoir avaient cours à l'époque. Michel Foucault avait manié dans le même temps ce couple de mots : le savoir-pouvoir.

L'originalité de Lacan ici éclate parce qu'il pose, pour l'âge moderne, la disjonction, la déchirure, la discordance entre savoir et pouvoir. C'est assez saisissant à dire, ça, quelques décennies plus tard. Le diagnostic sur le malaise dans la civilisation que pose Lacan, c'est que le savoir a pris « une croissance démesurée par rapport aux effets de pouvoir ». Le diagnostic de Lacan, déjà dans L'éthique, est qu'il y a une puissance qui se développe et qui est immaîtrisable. Le maître est là déchu, il y a là une puissance qui n'a pas de maître, ce qu'il appelle « la frénésie de notre science ».

De l'Un au 1

Continuons avec Lacan : « Pour qu'il y ait du symbolique, il faut qu'il se compte au moins 1, donc on peut symboliser le symbolique par le chiffre 1. Pendant longtemps, on a cru que compter pouvait se réduire à l'Un, à l'Un du Dieu – il n'y en a qu'un –, à l'Un de l'Empire, à l'Un de Proclus, à l'Un de Plotin. C'est pourquoi il n'y a rien d'abusif à ce que nous symbolisons ici le champ du symbolique par ce 1 (299) ».

Jacques-Alain Miller précise : « le « il » est impersonnel. Il le fait à vrai dire pour peu de choses et pour peu de temps, puisque Lacan insistera au contraire beaucoup dans le chapitre suivant qu'on ne peut absolument pas symboliser le symbolique par un 1. Ce n'est donc qu'à usage immédiat ».

Lacan continue : « Bien sûr, l'Un n'est pas simple, et tout le progrès a consisté à s'apercevoir qu'il fonctionne comme 1 numérique, c'est-à-dire qu'il engendre une infinité de successeurs, à condition qu'il y ait un zéro... Le comptage a pour effet de faire apparaître au niveau de l'imaginaire ce que j'appelle l'objet a . »

Jacques-Alain Miller : Cette réduction du symbolique au 1 a simplement pour but de supporter un schéma que j'ai repris au plus simple : quand apparaît le 1 apparaît ensuite toujours a , qui est l'effet du comptage numérique.

Lacan marque que ce petit a résulte des effets du symbolique ; il l'écrit d'ailleurs en mettant en valeur l'image narcissique : « Le point vif de ce dont il s'agit là est le rapport entre l'image spéculaire, $i(a)$, et l'objet a ... $i(a)$ sur a . J'ai donc d'abord défini l'objet a comme essentiellement fondé des effets malicieux, dans le champ de l'imaginaire, de ce qui se passe au champ de l'Autre (301) ».

À ce moment Lacan développe : « Ce qui se repère comme effets a dans le champ de l'imaginaire n'implique rien d'autre que ceci – le champ de l'Autre est lui-même, si je puis dire, en forme de a . Cet *en*-forme s'inscrit dans une topologie où il se présente au niveau de ce champ comme le trouant ».

C'est une image intuitive.

Jacques-Alain Miller commente ainsi cette phrase : « Ce qui est complexe, c'est la mise en place que fait Lacan comme une image intuitive que le champ de l'Autre avec un grand A est en forme de a , ce a trouant le champ de l'Autre.

Auparavant nous avions le trou dans l'Autre élaboré à l'aide de la linguistique $S(\mathcal{A})$, ici c'est a qui vient trouser l'Autre. « \mathcal{A} peut vouloir dire selon les moments : A n'existe pas, A n'est pas consistant, A n'est pas complet c'est-à-dire comporte un manque, par là même A est le lieu d'un désir, et aussi bien est symbolisé par un moins-un. Autrement dit, $S(\mathcal{A})$ est extérieur à ce cercle, mais comme la batterie doit être complète, il se retrouve ici comme ce qui ne peut pas s'y inscrire ».

Voilà ce qui fait fonction de trou et qui n'est pas du tout le trou que nous présente Lacan dans ce chapitre, c'est-à-dire le trou laissé par l'objet a .

De quelle face du sujet s'agit-il ?

Lacan fait référence alors à la clinique de la perversion qu'il a déplié précédemment dans le chapitre XVI. « Rendre a à celui de qui il provient, le grand Autre, est l'essence de la perversion. » Cette formule, il s'agit de savoir ce qu'on peut en tirer... Qu'est-ce qu'un effet du symbolique sur le champ de l'imaginaire ?

Il poursuit en disant que c'est encore problématique, mais que cela touche au sujet, puisque ce dernier ne s'inscrit que d'une articulation du champ de l'Autre, un pied dehors, un pied dedans. La phrase qui suit a toute son importance car le mot *sujet* est insuffisant pour rendre compte de ce dont il s'agit : « **Tachons donc de reconnaître la face du sujet dont il s'agit ici (301)** ».

Lacan fait référence à la distinction que Freud fait, à propos de l'amour, entre la relation anaclitique et la relation narcissique. La relation anaclitique désigne un appui pris sur l'Autre. Il dénonce toute une mythologie de la dépendance qui s'est développée ensuite dans la littérature analytique. Et il donne son point de vue :

« L'anaclitisme prend son statut, son vrai rapport de définir proprement ce que je situe au niveau de la structure fondamentale de la perversion. C'est à savoir, un certain jeu, dit pervers, du a , par quoi le statut de l'Autre s'assure d'être couvert, comblé, masqué... et qui est présent dans toutes sortes d'effets qui nous intéressent. (302) »

« Le a joue ici comme masque de cette structure de l'Autre que j'ai appelée, en tant qu'elle est la même chose que ce a , l'en-forme de a ... Cette formule est la seule qui permet de saisir ce que l'on peut appeler l'effet de masquage ou d'aveuglement en quoi se comble toute relation anaclitique ».

Pour Lacan, il faut avancer plus loin.

Il reprend son schéma optique, celui qu'il fait fonctionner dans son texte des *Écrits* « Remarques sur le rapport Daniel Lagache ». Il rappelle qu'il assimile le miroir plan central au grand Autre, et que si le sujet, représenté par un œil, se règle sur un signifiant idéal I , Idéal du moi, le sujet récupère en retour une image aimable de lui-même, $i(a)$ ³. Lorsque se réalise la conjonction de a et de l'image du corps, on obtient ce qui se passe au niveau de la phobie.

La phobie est une plaque tournante

³ Lacan, J., « Remarque sur le rapport de Daniel Lagache : "Psychanalyse et structure de la personnalité" », *Écrits*, Seuil, 1966.

La vraie fonction de la phobie est de substituer à l'objet de l'angoisse un signifiant qui fait peur. Lacan prend l'exemple de la phobie des poules dans un article d'Hélène Deutsch (305) : L'enfant s'intéressait aux poules qu'il allait soigner avec sa mère et récolter les œufs. Il palpait avec beaucoup d'intérêt le cloaque de la poule pour voir si un œuf était sur le point de sortir. Et quand il se faisait baigner par sa mère il lui disait d'en faire autant sur son propre périnée, comme s'il aspirait à lui donner l'objet qu'elle convoitait.

Un jour un frère aîné le saisit par derrière en lui disant : moi je suis le coq et toi tu es la poule. L'enfant se défend vivement et dit non, alors qu'avec sa mère jusque là il s'offrait comme une poule. Pourquoi dit-il non ? Parce que là est intéressé le narcissisme, à savoir la rivalité avec ce frère, le passage à une relation de pouvoir (306).

« C'est alors qu'il y a un virement... de l'imaginaire au symbolique. La fonction précédente qui était imaginaire achoppe. La poule prend désormais pour lui une fonction parfaitement signifiante, à savoir qu'elle lui fait peur ».

Et la peur est rassurante par rapport à l'énigme de l'angoisse. L'angoisse n'est pas sans objet, cet objet est l'enjeu même du sujet dans le champ du narcissisme.

L'expérience nous montre qu'à condition qu'il passe au champ de l'Autre, le signifiant se présente comme ce qu'il est au regard du narcissisme : dévorant.

« La phobie n'est pas du tout une entité clinique mais une plaque tournante... Elle vire plus que communément vers les deux grands ordres de la névrose, hystérie et névrose obsessionnelle, elle réalise aussi bien la jonction avec la structure de la perversion.

Elle réalise aussi la jonction avec la structure de la perversion (307) ».

La forclusion de la jouissance

(Savoir Jouissance, chapitre XX)

Lacan se demande s'il y a ou non un savoir sur la jouissance.

Jacques-Alain Miller commente ainsi cette question : « La psychanalyse enseigne-t-elle quelque chose sur la jouissance ? Dans *D'un Autre à l'autre*, Lacan répond très clairement : non, la psychanalyse ne délivre aucun savoir pratique concernant la vie sexuelle, les rapports entre les sexes, la conjonction sexuelle. S'il y a un savoir sur la jouissance qui s'étale de toujours, dans les estampes japonaises, dans les techniques du corps auxquelles Lacan fait référence à partir de Mauss, dans la sexologie qui s'est développée – la sexologie est toujours frauduleuse du point de vue où nous nous plaçons –, il n'y a pas de Kâma-Sûtra psychanalytique. La psychanalyse, en somme, n'est pas une érotique. »

L'Autre, c'est le corps

« Le signifiant est ce qui représente un sujet pour un autre signifiant... Si l'on s'en contentait, tout énoncé descriptif de ce qui se passe dans la relation analytique serait à prendre comme la description d'un jeu de marionnette... (310-311) ».

Donc lacan se penche sur S2. Dans la première séance du Séminaire XVII, Lacan dit que A est équivalent à S2.

« S2, l'autre de ces deux signifiants, celui au niveau de quoi le sujet va être représenté par un signifiant. Nous avons déjà ouvert le champ où inscrire le A, ce lieu qui est le grand Autre, c'est-à-dire ici le corps (311) ».

A comme lieu d'inscription :

« Nous ne pouvons faire au niveau de l'inscription même de S2 que répéter, pour tout ce qui peut s'écrire à la suite, la marque de A comme lieu d'inscription. Nous le voyons ainsi se creuser de ce que j'ai appelé la dernière fois, l'en-forme de A, à savoir ce *a* qui le troue ».

L'enforme du A : « Cette formule est destinée à montrer ce qu'il en est vraiment du *a*, à savoir de la structure topologique du A lui-même, de ce qui fait que le A n'est pas complet, n'est pas identifiable à un 1, ni, en aucun cas, à un tout ».

Jacques-Alain Miller : « Toutes ces constructions conduisent à substituer l'objet *a* au signifiant de l'Autre barré.

« Il y a une inspiration qui fait métaphore des théorèmes de Gödel, bien entendu, qui déplace ses conclusions pour pouvoir affirmer que nulle part dans l'Autre ne peut être assurée de consistance de la vérité. Le sujet en quête de consistance de la vérité, qu'il ne trouve pas en lui-même, échouera aussi bien à la trouver dans l'Autre, sinon dans ce seul élément consistant, l'objet *a*, qui fait – Lacan emploie cette expression – la cohérence du sujet, qui fait aussi bien son étoffe. »

Le paradoxe de l'ensemble de tous les ensembles qui ne se contiennent pas eux-mêmes :

- Ou il se contient lui-même, c'est une contradiction.
- Ou il ne contient pas lui-même, et alors il se contient lui-même, deuxième contradiction.

« Il recouvre notre difficulté avec A (312) ».

Jacques-Alain Miller : « Lacan peut dire du petit *a* qu'il est la structure topologique du grand Autre, et dire ensuite que le petit *a* est le sujet lui-même. « L'altérité première, celle du signifiant »

– du S₁ – « ne peut exprimer le sujet que sous la forme de ce que nous avons appris dans la pratique analytique à cerner d'une étrangeté particulière. » C'est le « petit *a* essentiel au sujet, et marqué de cette étrangeté dont tout analyste sait ce dont il s'agit. » Il y a là un renvoi à l'expérience analytique et un essai pour construire la connexion entre le signifiant et l'objet *a*.

Cette petite construction de Lacan s'efforce de passer de la trace du sujet à l'enforme du grand Autre. Il part de cette propriété qu'il avait déjà exploitée, en particulier dans le Séminaire V, de la trace qui se laisse effacer de diverses façons. Ce qu'il nomme ici – qui n'est pas non plus resté dans l'usage – les *effaçons* du sujet, ses diverses façons d'être effacé, qui sont, dit-il, supportées par l'enforme de A. On doit comprendre, puisqu'elles sont diverses, qu'il s'agit d'autant de façons qu'il y a de formes corporelles de l'objet *a* ».

« On retrouve cette indication lorsque Lacan souligne que la jouissance est sans doute ce qui se place à l'origine du sujet, ce qui à la fois réaffirme et déplace la démonstration qu'il faisait dans L'angoisse, sauf qu'ici, par rapport aux termes qui sont ceux du sujet, de l'Autre et de l'objet *a* lui-même, la jouissance apparaît comme d'un tout autre ordre.

Ainsi, le terme qu'il utilise – il n'en fera pas fréquemment le rappel – est celui d'*absolu*.

La jouissance, par rapport à l'Autre, est un absolu pour le sujet. Le terme est bien fait pour distinguer la jouissance de l'Autre, puisque, dans l'Autre, d'abord tous les termes sont relatifs les uns aux autres et se tiennent en système, et l'Autre est si peu un absolu que la question se pose de sa garantie, de l'Autre de l'Autre qui le garantirait, et que cet Autre de l'Autre ne s'y trouve pas. Le terme d'absolu affecté à jouissance le distingue donc tout à fait de l'Autre ».

Si A présente le caractère topologique qui fait que son enforme c'est le *a*, nous pouvons en tirer les conséquences quant au signifiant : le signifiant ne peut en aucun cas être tenu pour

se désigner lui-même. Que ce soit S1 ou S2, ils ne peuvent d'aucune façon être représentant d'eux-mêmes (312).

a c'est le sujet lui-même

Cette altérité du signifiant à lui-même, c'est ce que désigne le terme de grand Autre marqué d'un A. Ce qu'il désigne c'est le signifiant comme Autre. Le premier Autre rencontré est Autre radicalement, c'est-à-dire Autre que lui-même.

Ce que A extérieur à S2 inscrit, c'est l'enforme de A, c'est-à-dire *a*. Or ce *a* c'est le sujet lui-même (312). D'où cette étrangeté particulière qu'on rencontre dans l'expérience analytique. « Ce *a*, nous le savons, c'est le sujet lui-même, en tant qu'il ne peut être représenté que par un représentant, qui est S1 en l'occasion. L'altérité première, celle du signifiant – comme autre à lui-même – ne peut exprimer le sujet que sous la forme de ce que nous avons appris dans la pratique analytique à cerner d'une étrangeté particulière. » Il renvoie à ce qu'il a déjà frayé dans son Séminaire « L'identification », et donc il évoque l'étrangeté, la marge topologique où elle se produit, et qu'il s'agit sans doute des objets *a*, mais qui seraient ce qu'il y a de plus étranger pour représenter le sujet. Il y a là une tentative pour situer, non pas ce sujet en tant qu'il est représenté par un signifiant pour un autre, mais une sorte d'expression première pour ce qui est corrélatif de S1, petit *a*, et que ce petit *a* c'est tout ce qu'on a sous la main pour représenter le sujet.

Jacques-Alain Miller : « Le terme de structure topologique ici employé à propos de *a* permet de joindre prélèvement corporel et consistance logique et surtout fait reculer l'identification de l'objet à quelque chose de concret. Ce que Lacan appelle ici objet *a*, c'est un trou dans l'Autre en tant qu'il a des bords et que chacun de ces objets impose une structure topologique distincte à l'autre. C'est en cela que l'on peut dire qu'il a un poids équivalent à celui du grand Autre puisqu'il lui impose une structure, et il nous détache de considérer l'Autre comme un recueil où se trouveraient totalisés, par exemple, les signifiants. Au contraire, l'objet *a* est ici avant tout désigné dans sa fonction de trou ayant un bord.

Petit *a* impose une structure topologique à l'Autre, qui est fait d'un trou, et donc de bords, et en même temps il est ici comme attirant, condensant, capturant – le mot est de Lacan – la jouissance, qu'il n'hésitera pas à dessiner dans le Séminaire Encore comme informe. Petit *a*, tout trou avec un bord qu'il est, impose une forme à la jouissance ».

Comment s'introduit le a, continue Lacan ? Par une pure et simple substitution. Lacan substitue *a* à l'empreinte.

« Nous pouvons d'ores et déjà poser la question » – après avoir rappelé les fondements de la représentation signifiante du sujet, nous posons la question – « de ce que devient ce qui signifie un sujet quand, contrairement à la trace naturelle, à l'empreinte, la trace n'a plus d'autre support que l'enforme de A » – c'est-à-dire l'objet *a*.

Après ce rappel, on fait fonctionner à la place du signifiant l'objet *a*. « Qu'est-ce à dire ? » s'interroge Lacan lui-même. « La trace passe à [l'objet *a*] selon les façons diverses par où elle est effacée. Le sujet, ce sont ces façons mêmes par quoi la trace comme empreinte se trouve effacée. »

Jacques-Alain Miller : « Nous avons à la fois le sujet identifié à l'effacement et en même temps le sujet agent de l'effacement. Le sujet, c'est lui qui efface la trace (314).

Première émergence, en la transformant en regard. Nous voyons sous son nom apparaître, fugitivement l'objet regard. Une fois qu'on a déplacé les choses du signifiant à l'objet *a*, on voit qu'il y a un autre qui a laissé la trace, qui est passé par là, qui est au-delà.

La première émergence de l'objet regard est obtenue à partir d'un argument sur la trace.

La trace vaut comme regard de celui qui s'est enfui et en même temps comme opercule, comme fente dernière qui permet encore de l'apercevoir. « Regard, regard à entendre fente, entr'aperçu (315) » Nous aurons un peu plus tard un très précieux, très joli développement de Lacan sur le regard qui laisse des traces. Ce regard, loin d'être insubstantiel, a une substance puisqu'il laisse des traces. « Par exemple, un regard. La portée d'un tel élément dans l'érotisme rend sensible la question du rapport entre ce qui s'inscrit au niveau du regard et la trace. Un regard érotique laisse-t-il des traces là où il vient s'inscrire, chez quelque autre ? C'est à ce niveau que s'insère la dimension de la pudeur (315) ».

La trace

Une trace se suffit à elle-même, ex d'une empreinte, trace de main ou de pied.

Mais contrairement à la trace naturelle, à l'empreinte, la trace n'a plus d'autre support que l'enforme de A.

« La trace passe à l'enforme de A selon les façons diverses par où elle est effacée et le sujet ce sont ces façons mêmes par quoi la trace comme empreinte se trouve effacée (314) ».

Le sujet, c'est lui qui efface la trace en la transformant en regard, le regard étant à entendre comme fente, entr'aperçu. Par exemple, les cailloux blancs que sème le petit Poucet sont autre chose que des traces, des empreintes.

Le sujet est cet animal vivant qui peut effacer ses traces. Un sujet, c'est celui qui peut les remplacer par sa signature (314) ; par exemple, la croix de l'illettré à la mairie est le symbole de la trace effacée.

Le signifiant naît des traces effacées qui ne valent que par le système des autres traces. Les traces sont admises par les autres traces de la même façon qu'au niveau de la définition du sujet, un signifiant le représente pour un autre signifiant.

Jacques-Alain Miller fait un développement précieux sur la qualité et le destin de la trace, je ne vais pas le paraphraser, c'est pourquoi je transcris intégralement son commentaire ligne à ligne :

« Comment se fait-il que la trace puisse avoir pour support un objet *a* ? Si nous partons de ce qu'il y a de matériel dans la trace, il ne s'agit pas de produire une élévation par une barre posée, par l'effacement. C'est le contraire de l'*Aufhebung* hégélienne. Quand Lacan parle d'*Aufhebung*, il évoque l'élévation d'une entité réelle à la dignité de signifiant, nous avons un effacement élévation, l'effacement ayant valeur d'élévation. Ici, l'effacement est au contraire un effacement-matérialisation, en quelque sorte la contrepartie. Si nous suivons le Séminaire XVI, nous pouvons en faire une opération de transformation qui transforme la trace en simple place, que nous allons appeler T1. Nous allons distinguer ce que Lacan appelle les diverses façons de l'effacement qui nous donnent les objets *a*, et il s'agit ici d'une autre transformation où la trace est transformée en objet *a*, T2. La transformation 2 a quatre modes (les quatre objets *a*). Ta, la transformation de la trace en regard, Lacan la mimant presque. L'autre s'éclipse, et il reste qu'il a vu. C'est Diane et Actéon. Diane est au bain, Actéon l'a vue, et il reste la trace du passage d'Actéon dans les broussailles qui ont été bougées ou cassées. Elle a été vue, aperçue, c'est donc la transformation de la trace d'Actéon en regard. Tb, la voix, c'est qu'on repère les traces matérielles de la proie, qui donnent lieu à des aboiements qui représentent la transformation de la trace en voix ou en support vocal.

J'ai déjà évoqué la chasse et la meute qui cherche les traces. Cela a son sens qu'il y ait une meute. Une meute est un groupe, un sujet collectif, chaque bête appartenant à ce sujet collectif de la meute. On parle de surmoi féroce lié à la voix. Pensez au surmoi sous la forme de la meute, dont vous êtes, vous, la proie. Il y a présent, dans le surmoi, un élément groupal.

La théorie des traces, des traces effacées, des traces transformées, c'est là toute la psychanalyse. Il y aurait des traces mnésiques, mémorielles, qui se conservent à l'insu du sujet, qui demeurent ineffaçables, comme si elles étaient consignées dans leur demeure. Pour désigner cette demeure, cette dimension – Lacan a forgé le mot de *demansion* pour joindre dimension et demeure –, nous avons ce mot : l'inconscient.

Nous aurions pu aborder la trace effacée à partir d'un des exemples que Freud donne, dans sa *Psychopathologie de la vie quotidienne*, de l'oubli du nom, et qui vise à démontrer que ce nom oublié n'est pas une trace effacée, mais au contraire conservée, et se manifestant, se rappelant par des tronçons de mots, des phonèmes assemblés. L'oubli du nom ne s'est pas tari avec l'interprétation de Freud. On continue d'en faire, comme les lapsus. D'ailleurs, on ne rate pas les hommes publics qui laissent passer un lapsus.

Regard et voix sont donnés comme préalables aux deux autres objets, le sein, objet oral, et le déchet, objet anal, sans qu'on puisse parler d'une déduction, car c'est plutôt une rupture de déduction qui est là en jeu. « Après ce 1 et ce 2 concernant regard et voix, je continue à dire ce qui pourrait venir à la suite dans un apport pris par ce biais (316) »

Cette petite phrase est déjà là pour indiquer que cet abord marche mieux pour le regard et la voix que pour les deux autres, qui sont en quelque sorte un rajout. La différence, c'est que Lacan fait entrer en jeu, pour les deux derniers objets, des fonctions beaucoup plus élevées, plus complexes, que celles qui sont en jeu pour le regard et la voix, où l'exposé, de ce biais pris, est en quelque sorte direct.

Il faut déjà supposer et regard et voix, et encore d'autres éléments, comme on le voit par la suite – le signifiant, son sens, ses effets de signification –, pour pouvoir accrocher aux deux premiers wagons les deux derniers. « Ce n'est pas immédiatement que vient [...] ce qui s'annonce maintenant comme étant la demande (316) ». Les deux derniers objets sont attachés à la demande. N'est pas précisé de nouveau par Lacan – il le fera par ailleurs – que les deux premiers, regard et voix, sont plutôt des objets en rapport avec le désir. « Nous sommes ici forcés de supposer regard et voix déjà construits sur support avant d'aborder ce qui va faire élément dans la demande (316) ».

C'est le caractère indirect des deux derniers, accrochés à la demande de deux façons différentes. Le premier, le sein, c'est la demande faite à l'Autre, alors que l'objet anal s'inscrit dans la construction de Lacan – qui n'est pas répétée ici – comme la demande qui provient de l'Autre.

L'accent, modéré, que Lacan met sur ces deux derniers pour finir sa liste, fait coalescence entre ce qui est demandé et la place comme telle : « ce qui est demandé n'est jamais qu'une place (317) ». C'est une façon d'introduire, pour l'objet oral, le plaquage, comme il est déjà nommé dans le Séminaire L'angoisse, de l'enfant au corps de la mère, et il met l'accent sur le fait que le sein comme le placenta sont à proprement parler du côté de l'enfant qui empiète sur le corps de la mère. Rappel, ici, du même adjectif qu'on trouve dans L'angoisse et, à une autre place, dans « Kant avec Sade », celui d'ambocepteur, qui qualifie un terme qui, entre deux domaines, a des attenances à l'un comme à l'autre. Vous pouvez nourrir ce renvoi de toute la richesse phénoménologique introduite dans le Séminaire L'angoisse à ce propos.

Lacan traite d'emblée de l'objet anal à partir de ce qui est engendré par le jeu des signifiants, c'est-à-dire le signifié, qu'il donne comme étant le déchet, l'excrément du jeu des signifiants. « À articuler les choses par ce biais, ce qui s'engendre du jeu des signifiants, à savoir, ce qui est sens, soit, à proprement parler le signifié, est ici à situer en tant qu'effet de chute de ce jeu (317). » Nous retrouvons une thèse qui est répétée par Lacan, souvent de façon sarcastique, que tout ce qui fait la culture dont l'humanité est si fière est du registre du signifié qui s'accumule, et qu'on essaie de placer où l'on peut, sous la forme, qui peut être la plus familière de savoir où l'on arrive encore à ranger des livres. Quand on a parcouru un certain chemin, en effet, l'accumulation du signifié se marque de cette façon élémentaire. C'est sa grande thèse sarcastique de l'excrémentiel de la culture que Lacan évoque : « C'est bien comme déchet, excrément de la relation subjective, qu'il faut ici inscrire ce qui fait la matière des dictionnaires, ce qu'on dit être l'amas des sens qui se sont concentrés autour d'un signifiant [...]. C'est du registre de l'objet anal (317) ».

La relation de ces traces à l'enforme

Partons d'un sujet aussi indéterminé que vous voulez et indiscernable. La matérialité la plus vulgaire pour le représenter, c'est la trace.

De la trace, on va à l'en-forme par un processus très précis de transformation, et, dans la suite de cette transformation, on voit se lever les uns après les autres les objets a .

Mais ces traces ont un autre support, qui est proprement l'enforme du A, nécessité de ceci qu'il fasse un a fonctionnant au niveau du sujet (315). Il faut considérer ces a au niveau de leur substance.

Le regard érotique, par exemple, laisse-t-il des traces là où il vient s'inscrire chez quelque autre ? À ce niveau s'inscrit la dimension de la pudeur.

Il y a une ambiguïté du regard par rapport à la trace : l'entrevu, la coupure dans le vu, la chose qui ouvre au-delà du vu.

« La coupure est assurément ce qui prédestine ces supports, définissables matériellement comme regard et voix, à la fonction d'être ce qui remplaçant la trace, institue cette sorte d'ensemble d'où une topologie se construit, qui, à son terme, définit l'Autre (316) ».

Il faut préciser que ces considérations ne sont pas sub-structurales, pas du tout originelles.

Il faut différencier le sujet et la personne

« La personne commence là où le sujet est ancré autrement que je vous l'ai défini, là où il est situé d'une façon bien plus large, celle qui fait entrer en jeu ce qui se place sans doute à l'origine du sujet, à savoir la jouissance (318) ».

Lacan fait cependant remarquer que le terme de personne en psychanalyse prête à toutes les confusions et déviations. Cela le conduira à introduire le terme de *parlêtre* quelques années plus tard. Ce terme vise une assise plus ample du sujet qui comporte aussi la jouissance.

« L'expérience analytique dessine ainsi de manière nouvelle l'atlas des jeux du signifiant se rapportant au sujet. Ce faisant, elle ne prétend aucunement reconstituer un nouveau tout, mais seulement inaugurer une méthode (318). Cette méthode montre la solution qui rend possible que le sujet, s'identifiant strictement au a , devienne ce qu'il est vraiment, c'est-à-dire un sujet en tant que lui-même barré ».

Lacan propose alors à certains de ses élèves de reconsidérer la psychologie des masses que Freud élabore à partir de la question du leader. Pour Freud, les masses fraternelles ont tendance à se réagrèger en communautés autour d'un leader, figure du Père, qui vient en place d'Idéal du moi, et auquel chacun des individus s'identifie de façon verticale, ce qui crée en retour une autre identification, horizontale cette fois, qui les unit fraternellement entre eux. Lacan esquisse une conception différente, à partir de l'objet a . Soit d'éclairer les phénomènes de masse et de ségrégation à partir de la dimension de la jouissance : « Ce que nous avons vu à cette époque, et qui doit dès lors être considéré comme pouvant se reproduire, c'est, si je puis dire, le passage de toute une masse à la fonction du regard univoque ». Déjà Freud avait noté la dimension de la haine qui se manifestait dans les groupes. Certes il y a la moustache d'Hitler, cet insigne d'un petit bonhomme plutôt falot ; mais c'est

surtout quand la voix d'Hitler surgit et tonne que la foule se cristallise et fait masse haineuse. Nous savons que cette haine désigne déjà pour un sujet un rejet de sa propre jouissance qu'il ne sait pas. Lacan développera à partir de la jouissance réelle, ici l'objet a, une nouvelle théorie de la psychologie des foules.

« Ces phénomènes de masse, seule peut en rendre compte la perception des possibilités offertes dans ce registre au signifiant privilégié d'être le plus sommaire, réduit purement et simplement à la marque, la fonction comme unique du 1 (320) ».

La forclusion de la jouissance

Lacan continue avec le signifiant phallique, ce signifiant privilégié, qu'il a pu le qualifier de signifiant manquant ; il va le faire chuter. Aussi loin que peut être poussée l'articulation du savoir, le sujet en montre la faille. Pris dans le jeu signifiant, « quelque chose se perd, comme toute l'expérience analytique en témoigne, à savoir la fonction imaginaire en tant qu'elle répond de l'accord du mâle et de la femelle (319) ». À ce niveau il n'y a pas de couplage signifiant, c'est-à-dire que nulle opposition n'y est jamais promue comme fondamentale, qui désignerait le couple *mâle-femelle*. Apparaît ici la perspective de *Il n'y a pas de rapport sexuel*.

« Nous ne pouvons partir d'aucune trace pour fonder le signifiant du rapport sexuel. Tout est réduit au phallus, signifiant hors système car il ne représente pas le sujet, mais *la jouissance sexuelle en tant que hors-système c'est-à-dire absolue*. La jouissance sexuelle a un privilège par rapport à toutes les autres, c'est que quelque chose dans le principe de plaisir, cette barrière à la jouissance, lui laisse quand même accès. Mais elle n'est pas dans le système du sujet, il n'y a pas de sujet de la jouissance sexuelle. Le phallus est le signifiant hors système, le signifiant conventionnel à désigner ce qui de la jouissance sexuelle est radicalement forclus (320-321) ».

Jacques-Alain Miller : « On s'éloigne du tragique du Séminaire *L'éthique de la psychanalyse*, où la jouissance ne s'atteint que par transgression, par forçage des limites du Principe de plaisir.

On passe de la jouissance une à la jouissance multiple. Déjà dans le Séminaire *L'angoisse*, le *a* s'incarnait de cinq façons, oral, anal, regard et voix, et la jouissance phallique. Là il y a quelque chose de plus quotidien et qui surgit dans le champ de l'Autre. On se retrouve avec une machine logique, simple, qui permet d'ordonner les phénomènes.

La grande question de Lacan, pour atteindre à cette articulation logique, devient alors de faire tomber de sa place royale le phallus unique. Il fait tomber de son trône le phallus, marquant au contraire à quel point il est insuffisant à ordonner le registre des deux sexes et est "hors système" ».

« La jouissance est tout à fait réelle car, dans le système du sujet, elle est nulle part symbolisée, ni, non plus, symbolisable. D'où la nécessité du mythe que l'on trouve énoncé par Freud, et qui ne ressemble strictement à aucun mythe connu de la mythologie... (321) ».

Jacques-Alain Miller : « Là où Lacan admet la nécessité du mythe chez Freud, pour saisir ce à quoi aucun symbole n'est égal, cela fonderait chez lui un : d'où la nécessité de la logique. Ce que Freud a essayé d'approcher par le mythe, nous l'articulons en logique. Là où c'était le mythe de Freud, doit venir la logique de Lacan, si je puis dire, c'est-à-dire un discours sans parole. »

Précisons le terme *hors-système* avec Jacques-Alain Miller : « La jouissance n'est pas harmonique, parce qu'elle n'est harmonique à rien. Nous avons une recherche autour du hors. Il est question de la

jouissance sexuelle comme hors du système du sujet. Ce sont des approximations pour signaler des faits cliniques qui sont avérés, le souvenir de la première, des premières jouissances autoérotiques qui font trou, ou qui font butée, ou qui font fusée, selon les témoignages qu'on recueille dans l'expérience. Nous avons ici l'esquisse de ce que Lacan fixera comme le hors-corps de la jouissance d'organe, dans une notation surprenante qui n'est pas vraiment expliquée par le Séminaire : « ce lieu qui est le grand Autre [est] ici le corps (311) ». Le lieu de l'Autre est ici reconnu comme le corps ».

Les différentes formes de la névrose mettent en valeur le joint de l'Autre à la jouissance

Si nous faisons référence à la psychose, nous avons un mot pour désigner le moment où la structure du sujet fait drame, pour désigner le point d'entrée, celui de déclenchement d'une psychose, où la structure du sujet fait drame d'avoir rencontré un élément positif, où le père réel fait intrusion là où il n'y a pas possibilité de s'inscrire.

Mais ici Lacan va s'attacher surtout aux névroses et emploie le mot *éclosion*.

« À quel détour ressortit l'éclosion d'une névrose ? À l'intrusion positive d'une jouissance autoérotique, parfaitement typifiée dans les premières sensations plus ou moins liées à l'onanisme chez l'enfant. C'est en ce point précis, au moment même où se produit la positivation d'une jouissance érotique, que se produit corrélativement la positivation du sujet en tant que dépendance du désir de l'Autre.

C'est là que se désigne le point d'entrée par où la structure du sujet fait drame ».

Le désir de savoir

« Grâce à la relation positive du sujet à la jouissance dite sexuelle, mais sans que d'aucune façon la conjonction sexuée soit pour autant assurée, apparaît le désir de savoir (322) ».

Freud a fait un pas décisif en révélant la relation de la curiosité sexuelle chez l'enfant avec tout l'ordre du savoir.

C'est-à-dire qu'il y a jonction entre :

- Le a , où le sujet peut retrouver son essence réelle comme manque-à-jour, et rien de plus, quelque représentant dont il ait à se désigner par la suite,
- Et le champ de l'Autre, en tant que s'y ordonne le savoir, avec à l'horizon l'interdit de la jouissance. Avec, à l'horizon, le domaine, interdit de sa nature, de la jouissance. Avec ce champ de l'Autre interdictif, la jouissance sexuelle introduit un minimum de relations diplomatiques, si difficiles à soutenir.

Ces deux registres se nouent dans la fonction du désir de savoir.

Jacques-Alain Miller : « Lacan mettra en question plus tard, dans un autre contexte, le désir de savoir, il ira jusqu'à mettre en question que le sujet ait un autre désir que celui de dormir. Le désir de savoir est néanmoins, dans ce séminaire, une notion qui apparaît dans cette troisième partie du chapitre XX, et qui est fondamentale. C'est l'idée que tout savoir est conditionné par l'énigme sexuelle, par l'énigme de la jouissance, l'énigme de son propre corps en tant que relation à une jouissance de bord. D'une certaine façon, partout où il y a élaboration de savoir – Lacan pousse jusque-là la logique à l'aveugle de ce terme –, le psychanalyste est chez lui, parce que le savoir attient intrinsèquement à la jouissance... Il pose ainsi que c'est tout l'ordre du savoir qui est ici impliqué par ce qu'on pourrait appeler cette positivation de la jouissance. Il y a une jouissance positivée, qui en même temps est une énigme, une question qui se perpétue – cela prend la forme d'objet a –, et le désir de savoir s'enclenche sur cette base-là.

Le Petit Hans

Lacan en vient à évoquer le Petit Hans :

Il y a treize ans, Lacan avait abordé avec le Petit Hans ce qui se joue sur la frontière entre l'imaginaire et le symbolique. C'est là que tout se joue en effet. Il faut se rappeler de la confrontation de la grande girafe avec la petite girafe. La grande girafe représente le rapport que Hans entretient avec la mère phallicisée. En dessinant la petite girafe et en la chiffonnant, il fait passer ce phallus dans le symbolique. C'est là que la phobie intervient. À ce moment, *L'homelle* qui est en face de lui et qui est le fondement de ce monde, se transforme toute seule en tigre de papier, devient grimaçante et se met à faire peur. C'est là que la phobie intervient.

Le sujet névrosé a fait voir l'importance du manque quant à l'objet tout à fait réel qu'est le pénis dans toute détermination du rapport sexué. Il faut qu'à la fin d'une analyse, ce qui reste bel et bien enraciné, et, Dieu merci, en état de servir... il faut qu'on ait bien montré qu'il ne s'agit que d'un symbole (324).

Mais ce qui fait problème à la fin de la cure du petit Hans, c'est que pour devenir un homme, il aboutisse à la formule du complexe de castration réalisé : *Je n'ai pas à titre de symbole le pénis*. Ce qui veut dire que la fonction pure et simple du pénis est rejetée en dehors du registre symbolisé. Autrement dit : ce n'est pas le pénis qui me qualifie comme signifiant de ma virilité. Le petit Hans n'a pas cessé de jouer avec les petites filles le rôle de celui qui l'a, et il conserve des rapports sexuels une conception qui met au premier plan le pénis comme fonction imaginaire. Bien qu'hétérosexuel, il en est au même point que ce qui répond structurellement à l'homosexualité (325).

D'où l'importance de sonder le joint qui, entre l'imaginaire et le symbolique, met à sa juste place les versants de la fonction du complexe de castration.

Jacques-Alain Miller commente ainsi les passages sur le Petit Hans :

« Ce que vise Lacan ici, c'est le chapitre où une jouissance fait intrusion de façon positive. L'exemple qui est derrière, c'est celui du petit Hans qui commence à faire l'expérience énigmatique de la jouissance, de l'érection, et cette jouissance fait intrusion et oblige au remaniement d'un monde de significations. La jouissance phallique qui est en attente se trouve en quelque sorte déclenchée à un moment donné, et donc mise en action. C'est ce que nous appellerons positivation de la jouissance.

Les impasses de la jouissance

(Chapitre XXI, Apories Réponses)

Aporie désigne une difficulté d'ordre rationnel apparaissant sans issue, antinomie, paradoxe.

Voici l'aporie : « **La jouissance, de nulle part, la voici redevenue partout, de cette exclusion même (du symbolique) qui est tout ce par quoi elle se réalise (327)** ».

Le séminaire explore le rapport entre l'inconsistance de l'Autre et ce qui revient de jouissance du côté du sujet.

La jouissance est notre réel dans l'expérience psychanalytique. Il s'agit de dévoiler, de démasquer, dans le symptôme la relation à la jouissance : « Voilà ce à quoi notre pratique s'attache - là où nous avons affaire au symptôme - à y dévoiler, y démasquer la relation à la jouissance, qui est notre réel pour autant qu'elle est exclue (327) ».

Est-ce que ça se sait ?

Il y a donc trois termes supports de notre expérience :

- La jouissance en tant qu'elle est exclue
- L'Autre, comme lieu, *lieu institué où ça se sait*. Il y a un quelque part où tout ce qui est arrivé, ça se sait. Il y a toujours présupposition d'un lieu où ça se sait. « Ça a quelque chose de fou ».
- L'objet *a* est l'enjeu de l'affaire.

La question est de savoir si ce *ça se sait* ça se sait soi-même (329).

Lacan a alors recours aux mathématiques pour mettre en évidence une aporie.

Ce qui caractérise un énoncé mathématique, c'est sa liberté par rapport au contexte. Un théorème par exemple peut s'énoncer et se défendre tout seul. À la différence des autres discours, où toute citation risque toujours d'être abusive par rapport à son contexte. Un théorème, ça se sait soi-même à tout instant, et ça peut en témoigner.

Il faut regarder cela de près, poursuit Lacan. Car le supposé d'un discours qui aspire à se recouvrir soi-même rencontre des limites. Par exemple, nulle part ne peut être écrit le plus grand des nombres dans la série des nombres entiers. Cette impossibilité rencontrée n'est pas réductible à une simple graphie d'une chose, mais indique quelque chose qui est dans le réel. Cet impossible même est ce d'où surgit ce réel (330).

Puisqu'on ne peut écrire ce signe au niveau de la série des entiers, c'est-à-dire au niveau du symbole, on va le poser au titre de transfini. C'est ce que propose Georg Cantor : un nombre transfini est un nombre ordinal d'un ensemble ordonné infini. Ainsi, la dernière lettre de l'alphabet grec correspond à l'ensemble des nombres entiers naturels ordonnés « naturellement ».

Du côté analytique, « Rien n'objecte en apparence à ce que A soit l'inscription entière de toutes les histoires possibles. Chaque signifiant renvoie d'autant plus à l'Autre qu'il ne peut renvoyer à lui-même qu'en tant qu'Autre ».

À son niveau, l'expérience analytique repère quelque part le point à l'infini de tout ce qui s'ordonne dans l'ordre des combinaisons signifiantes. Ce point à l'infini est irréductible en tant qu'il concerne une certaine jouissance laissée problématique en tant qu'il instaure la question de la jouissance sous un aspect qui n'est plus externe au système du savoir. Ce signifiant de la jouissance, signifiant phallique, exclu, est ce autour de quoi s'ordonnent toutes les biographies.

Dans l'analyse, les éléments biographiques, c'est-à-dire les relations actuelles et la biographie originelle, ne prennent sens et poids qu'en raison de la place qu'ils tiennent dans l'articulation du savoir, de la jouissance et de l'objet *a*.

Ce qui veut dire qu'il ne suffit pas d'explorer l'histoire du sujet, sa biographie infantile, mais il faut apprécier le mode de présence sous lequel les trois termes, savoir, jouissance et objet *a*, lui ont été offerts. C'est-à-dire comment pour un sujet se sont présentés les désirs chez le père et chez la mère, c'est-à-dire la façon dont ils ont effectivement offert au sujet le savoir, la jouissance et l'objet *a*.

Jacques-Alain Miller : « Il y a, dans ce chapitre, une mise en question de toutes les biographies de la littérature analytique, avec la notion que ces biographies – souvent rapides, comme nous les pratiquons, mais qui ont pu être dans la tradition analytique plus étendues – pèchent par la profusion d’anecdotes qu’elles offrent, Lacan désignant une réduction souhaitable de ces biographies, et surtout une conversion du regard. C’est entre structure et drame que le récit de la vie d’un patient s’inscrit.

Nous avons souvent l’impression, lorsqu’on nous conte une de ces histoires, qu’on ferait la même chose en psychologie ou en psychiatrie, alors que Lacan nous donne ici l’idée de ce que serait une autre façon d’impliquer la structure dans la biographie. D’abord, on ne trouve pas tous les termes de la question étalés en surface. On ne trouvera jamais en personne dans le cas ce qui, de la jouissance sexuelle, est forclos, hors système. Pour le rendre un peu plus maniable, il donne une image de l’absolu de la jouissance à l’horizon, l’image du point à l’infini où deux droites parallèles qui se poursuivent se trouvent converger. Il donne aussi un autre exemple, celui de la création d’un symbole spécial par Cantor pour désigner le nombre plus grand que tout autre, introuvable dans la suite des entiers naturels, donc la création du symbole *aleph* pour désigner le nombre des entiers naturels. Ajouter ce point à l’infini dans toutes les biographies prescrit déjà une autre façon de les considérer et de les écrire. Cela implique d’abord qu’on rencontre dans le tissu d’une biographie des trous, des parties qui ne sont pas saisissables – je décale ce que Lacan en dit –, comme ne l’est pas l’infini tant qu’on n’a pas les symboles adéquats pour le nommer, pour l’inscrire, et aussi des trous qui se résolvent quand on les reprend dans une structure d’ordre supérieur ou une structure différente. Les trous deviennent à ce moment-là des limites, toujours limite entre savoir et jouissance.

Ce qui intéresse Lacan, c’est comment penser un rapport de limite entre savoir et jouissance qui n’ont pas la même consistance, qui sont hétérogènes. Cette question roule pour Lacan jusqu’à ce qu’il lui donne par exemple cette image du littoral qu’on trouve dans « Lituraterre ». Entre la terre et la mer, un littoral. Ce n’est pas vraiment une frontière entre deux termes homogènes, mais au contraire une ligne de partage entre deux domaines qui n’ont ni la même structure, ni la même substance. Ce clivage, c’est ici ce que Lacan invite à trouver sous la forme de ces trous qu’on arrive à réduire à des limites, si on a la structure qui convient.

La biographie, que l’on croit première parce qu’elle est infantile, n’est pas originelle. Le choix de la névrose est à entendre dans le sens où, lorsqu’il se présente au sujet, le choix est déjà fait par la façon dont se sont présentées à lui les fonctions vraiment primordiales. C’est un choix forcé par la structure qui se trouve à un moment dramatisé par une conjoncture.

La biographie, que l’on croit première parce qu’elle est infantile, n’est pas originelle. Le choix de la névrose est à entendre dans le sens où, lorsqu’il se présente au sujet, le choix est déjà fait par la façon dont se sont présentées à lui les fonctions vraiment primordiales. *C’est un choix forcé par la structure qui se trouve à un moment dramatisé par une conjoncture.*

Un rapport indicible à la jouissance

« Le sujet, surgi du rapport indicible à la jouissance, d’avoir reçu – d’où ? – ce moyen, le signifiant, en est frappé d’une relation à ce qui se développant à partir de là, va prendre forme comme Autre (327). »

La première partie de la phrase : *le sujet, surgi du rapport indicible à la jouissance*, correspond à la positivation de la jouissance évoquée plus haut.

La seconde : *La relation à ce qui va prendre forme comme Autre*, correspond à la deuxième positivation évoquée précédemment, positivation du sujet comme dépendance du désir de l’Autre.

Donc il y a deux temps distincts : celui du rapport à la jouissance (ou rapport sexuel), et celui de la relation à l’Autre.

Reprenons sur ce point le commentaire qu'en fait Jacques-Alain Miller :

« Si le sujet surgit par rapport à la jouissance indicible, on ne peut pas écrire d'emblée le sujet, mais un x dans son rapport à la jouissance, d'où surgit un sujet, qui se trouve pris dans la relation signifiante S1-S2. C'est ainsi qu'au terme, nous avons son Autre développé avec tous les labyrinthes et les moires du discours de l'Autre. »

($x \diamond J$) S

(S1-S2) A

Dans *L'envers de la psychanalyse*, Lacan dit – et c'est la même chose – : « Il y a un rapport primitif du savoir à la jouissance et c'est là que vient s'insérer l'appareil du signifiant ».

Ce que vise le signifiant, et ce que vise la répétition, est hors d'atteinte. Le signifiant tente de retrouver le rapport primitif à la jouissance, mais il ne le retrouve jamais dans son caractère primitif.

Le jeu de mot de Lacan sur le *troumatisme* prend là aussi son fondement. Le trou du traumatisme est là, qui est la seule définition que l'on puisse donner du sujet à cette place, dans la mesure où il n'y a pas de sujet de la jouissance au niveau de ce rapport primitif. C'est pourquoi on ne peut désigner le sujet de la jouissance que dans le trou, dans le manque de la subjectivité. Sauf que manque est déjà trop dire, puisqu'il n'y a pas encore les symboles pour marquer les places qui permettent de dire manque.

Nous pouvons écrire a comme la marque de ce que, une fois dissipée, la primarité de l'élément jouissance revient tout de même au sujet. On trouve la même articulation dans la phrase suivante : « Le rapport à la jouissance s'accroît soudain » – se rassemblent dans ce soudain la diachronie, l'énumération des étapes – « de cette fonction encore virtuelle qui s'appelle celle du désir. » À partir du moment où a est sauvé du désastre de la jouissance, nous avons en effet la cause du désir qui est déjà là et qui va elle-même fonctionner comme le sujet du signifiant véhiculé par cette chaîne ».

Au sens du Séminaire *D'un Autre à l'autre*, le névrosé est donc le sujet qui interroge la frontière du savoir et de la jouissance et met ainsi en question la vérité vraie du savoir. Le savoir tient-il le coup par rapport à la jouissance ? Les formes obsessionnelles et hystériques sont des réponses aux impasses de la jouissance (335). Il y a une impasse à la loi de l'Autre. La loi de l'Autre interdit la jouissance, mais on a vu qu'il y a un reste, a .

Quand nous essayons de repérer biographiquement le moment de l'éclosion de la névrose, nous voyons qu'à un moment un choix s'est offert et qui a déterminé un tournant.

« À quel détour ressortit l'éclosion d'une névrose ? À l'intrusion positive d'une jouissance auto-érotique, parfaitement typifiée dans les premières sensations plus ou moins liées à l'onanisme, qu'on appelle ça comme on voudra, chez l'enfant ».

Il faut resituer que nous ne pouvons atteindre le caractère premier du trauma que par rétroaction de l'expérience analytique elle-même. Ce n'est donc pas une primarité originaire pure et simple, c'est ce que l'expérience analytique dans son cours nous permet de situer – et ça se déplace – dans la position de premier et de déterminant.

Mise en question du fameux choix de la névrose

Lacan donne un exemple très précis du type d'excès de l'emploi du terme de sujet par ses collègues qui pour la plupart ne sont pas « lacaniens ». « Quant au statut de ce sujet, il reste absolument non critiqué, puisque aussi bien, des énoncés singuliers vont jusqu'à parler de choix de la névrose, comme si c'était à je ne sais quel point privilégié de ce sujet en poudre qu'avait été réservé à un moment l'aiguillage (309) ».

Commentaire de Jacques-Alain Miller : « La rectification que propose Lacan et qui concerne ce qui est l'enjeu d'une cure analytique, c'est ce moment premier qui est en fait rétroactivement isolé à partir de l'interprétation. On n'a pas une chronologie élémentaire qui suit le décours du temps, mais ce qui est de l'ordre du trauma est rétroactivement posé, et c'est aussi bien ici que nous pourrions inscrire le signe, le symbole de l'objet *a* dans cette rétroversion. Nous avons comme une contestation par Lacan de la primauté du trauma et de l'idée du choix de la névrose comme étant un point originel d'où partent tous les aiguillages, qui a été produit rétroactivement par l'interprétation.

« Nous ne pouvons pas ne pas nous souvenir de la distinction que fait Freud de la position de l'hystérique et de l'obsessionnel en relation avec, à chacun, leur trauma.

Cela reste de grandes arches du discours analytique. L'objet est le support d'une aversion pour l'hystérique, il est comme tel un objet d'insatisfaction, alors qu'à l'obsessionnel, l'objet apporte un excès, un trop de plaisir.

Ce qui est là présent dans la question du choix de la névrose ou de ce mot de trauma, c'est l'incidence, qui peut être parfaitement divergente, de la jouissance première pour un sujet ou un autre. Le rapport du savoir et de la jouissance est là en question, comment s'articule l'incidence de la jouissance dans et par rapport au lieu de l'Autre ».

Lacan critique les analystes de chercher le déterminant de la position subjective dans le trauma. Le trauma est premier et le sujet en est comme déterminé.

Notons que s'il y a choix entre névrose et psychose, cette insondable décision de l'être s'est déjà faite au niveau de ce qui s'est présenté très tôt au sujet, et qui n'est repérable que par rapport aux trois termes que nous venons d'évoquer : savoir, jouissance et objet *a*.

Impossibilité et impuissance

Dans ce séminaire, Lacan se limite au registre des névroses.

À l'approche de la conjonction sexuelle qui est toujours prématurée, un choix se fait entre impossibilité et impuissance (333) :

« À prendre les choses au niveau du tournant qui constitue biographiquement le moment d'éclosion de la névrose, nous voyons un choix s'offrir, et s'offrir d'une façon d'autant plus insistante que c'est lui-même qui est déterminant de ce tournant. »

Le choix est entre

- Ce qui est présentifié, à savoir le point d'impossibilité ou le point à l'infini toujours introduit par l'approche de la conjonction sexuelle
- Et la face qui en est corrélative, « qui est la projection de cette impossibilité en termes d'insuffisance en raison du temps prématuré où elle vient à jouer dans l'enfance ».
- Première remarque : « Mais comment ce temps ne serait-il pas toujours prématuré au regard de l'impossibilité (333) ? »
- Seconde remarque : « L'alibi pris de l'impossibilité dans l'insuffisance est aussi bien la pente que peut prendre la direction de la psychanalyse ».

Ajoutons le commentaire de Jacques-Alain Miller : « La présentation de la jouissance comme d'un point à l'infini impossible à atteindre est couplée avec le terme d'insuffisance qui qualifie les différentes formes de névrose. L'impossibilité se projette en termes d'insuffisance, ce qui est de l'ordre du réel est traduit cliniquement en termes de « je n'y arrive pas ». Cette insuffisance masque l'impossibilité, lui fournissant même un alibi. *C'est pourquoi ce n'est que d'une pratique qui fait tomber l'alibi de l'insuffisance que se dégage, dans son éclat de diamant, l'impossibilité.* Lacan, dans sa pratique – on en a le témoignage –, par ses exigences elles-mêmes, faisait franchir au sujet les petites barrières de l'insuffisance : « Docteur, je suis ruiné ! – Vous me paierez le double la prochaine fois. » C'est une

façon, en effet, de mettre le sujet à l'épreuve de ses alibis d'insuffisance pour dégager d'autant plus purement le réel de l'impossible ».

Nous avons vu au début de notre texte que la phobie est une plaque tournante (307). Vers quoi ensuite le sujet va-t-il évoluer ?

Le névrosé met en question ce qu'il en est de la vérité du savoir (334). Il le fait en ceci que le savoir append à la jouissance. Ce qui veut dire que le savoir est dépendant de la jouissance, en ce qu'il est suspendu à l'interdit de la jouissance.

Il y a une aporie quand il s'agit du sexuel. C'est ce que le névrosé met en évidence. « Le névrosé ne traduirait-il pas une certaine forme d'aporie sous la forme d'une position prise au niveau des impasses qui se formulent comme loi de l'Autre quand il s'agit du sexuel ? (334) ».

Les névroses sont donc des solutions de l'impasse à la loi de l'Autre. Le névrosé va alors interroger la frontière qui s'ouvre entre savoir et jouissance (336).

Hystérie et obsession

Qu'est-ce qui s'offre « au naturel » comme solution de l'impasse à la loi de l'Autre ? Lacan prend son départ d'une clinique rapportée très classiquement aux positions masculine et féminine.

« Un homme a à remplir l'identification dite du père symbolique, qui est mythique, qui est la seule à satisfaire... la position de la jouissance virile dans la conjonction sexuelle, c'est très précisément ce qui s'appelle *être le maître* (334-335) ». Il y a une identification imaginaire à cette fonction symbolique.

« Ceci a été et reste encore très suffisamment à la portée de quelqu'un.

« L'obsessionnel va être celui qui refuse de se prendre pour un maître, car au regard de ce qui importe, la vérité du savoir, ce qui lui importe c'est le rapport du savoir à la jouissance. De ce savoir, ce qu'il sait, c'est qu'il n'a rien d'autre que ce qui reste de l'incidence première de son interdiction, l'objet *a*. Pour lui l'Autre est imaginé comme entier, il doit donc traiter avec lui. Il négocie des arrangements. Alors la jouissance ne s'autorise que d'un paiement toujours à renouveler. Ce qui fait des modalités de la dette la cérémonie où seulement il rencontre sa jouissance ».

L'obsessionnel se réfère donc au modèle du maître, il ne se prend pas pour le maître, mais il suppose le maître savoir ce qu'il veut. C'est la persuasion erronée qu'il sait ce qu'il faut faire avec la jouissance qui fonde la sexualité mâle, ce qui les met en position de perdre les pédales devant l'inconsistance du rapport hystérique à la jouissance.

« Une femme s'offre naturellement à *être la femme*, et à en remplir le rôle dans la conjonction sexuelle. Mais la forme hystérique se caractérise de ne pas se prendre pour la femme. Elle promeut le point à l'infini de la jouissance sexuelle, ce qui veut dire qu'elle promeut la castration au niveau de ce nom-du-Père symbolique à l'endroit duquel elle se pose comme voulant, au dernier temps sa jouissance. Et c'est parce que cette jouissance ne peut être atteinte qu'elle en refuse tout autre ».

En d'autres termes : Ne pas se prendre soi-même pour *la* femme implique, va de pair avec en prendre une autre pour *la* femme. L'Autre femme veut dire qu'il y en a une qui saurait vraiment ce que c'est.

Le névrosé interroge donc cette béance entre savoir et jouissance que rien ne peut suturer. La jouissance posée comme un absolu veut dire que cet absolu, c'est le réel.

Terminons avec ce commentaire de Jacques-Alain Miller : « Le sujet qui pose la jouissance comme un absolu est le sujet hystérique, qui se trouve lui-même posé comme un absolu, c'est-à-dire séparé, rejeté. C'est même indiqué entre les lignes que l'hystérique répond à cet absolu de la jouissance sous la forme du désir insatisfait, c'est-à-dire que sa position comporte l'exil de ce dont elle fait un absolu. C'est en quoi son rapport avec le jouir est plutôt du côté du ne pas jouir ou au moins d'un manque-à-jouir.

Que la psychanalyse ait commencé avec les hystériques n'est pas un accident...c'est le sujet qui est capable de se rapporter à un terme qui est hors des limites du jeu, c'est le sujet même qui ne se soutient que de son rapport au terme hors-jeu. C'est sans doute – il y a là une indication de Lacan – la valeur de l'interrogation de Freud *Que veut une femme ?* dans la mesure où il s'agit de désirer ce dont on ne veut pas et de vouloir ce qu'on ne désire pas. On pourrait donc dire que le rapport de l'hystérique à la jouissance est comme tel un rapport inconsistant, mais c'est pourtant cette inconsistance du rapport à la jouissance qui lui donne le mieux accès à l'inconsistance du grand Autre ».

□ □ □